

Un bistrot où l'on réduit sa



Haguenau (Bas-Rhin). L'accueil bistrotier Arriana s'adresse à des personnes rencontrant une dépendance à l'alcool. Autorisées, les consommations sont encadrées par des professionnelles dans une démarche de réduction des risques liés aux addictions. Mais aussi de lutte contre l'isolement.



© Mathieu Cugnot pour Direction[s]

Lors du déjeuner pris en commun du mercredi, ceux qui vont mieux essaient de remonter le moral de ceux qui vont moins bien, comme Patrick et Jordan.

Quand Patrick Laugel a entendu parler pour la première fois du projet d'ouverture d'Arriana (pour Accueil réduction de risques alcool Nord Alsace), c'était en 2017. « *Je n'y croyais pas* », se souvient l'homme aujourd'hui âgé de 57 ans. À l'époque, il vivait au Toit haguénovien, un centre d'hébergement et de réinsertion sociale (CHRS) situé juste derrière l'église Saint-Nicolas au pied de laquelle est installé Arriana. « *Je buvais un litre et demi de whisky par jour* », précise-t-il. Aujourd'hui, il ne boit plus et vit dans son propre appartement. Le résultat d'un long chemin émaillé par de nombreux accros : « *Il y a trois mois,*

je me suis pris une amende pour ivresse sur la voie publique. 150 euros, ça fait mal... » Assis aux côtés de Cathy Bletterer, l'infirmière d'Arriana, Patrick Laugel

« Ici, on nous considère comme des êtres humains. On ne se sent pas rejetés. »

partage volontiers son expérience : « *Vous savez, Cathy, elle m'a vu plusieurs fois dans un sale état. Je me rappelle le jour où elle m'a demandé si j'avais encore envie de vivre. Je lui ai dit qu'à mon âge, je pensais que j'avais encore de belles choses à vivre... Cela m'a bien plus*

aidé pour arrêter que les discours des médecins où l'on se sent sans cesse jugé. Ici, on nous considère comme des êtres humains. On ne se sent pas rejetés. »

Arriana est pourtant un dispositif qui a été créé à l'initiative des centres hospitaliers de Haguenau et de Wissembourg. Cet accueil bistrotier qui fait penser aux salles de consommation à moindre risque est rattaché aux deux centres de soins, d'accompagnement et de prévention en addictologie (Csapa) pour lesquels travaillent ses trois intervenantes. Nadia Tetegan, éducatrice spécialisée, exerce à celui de l'hôpital de Haguenau, Cathy Bletterer à celui de Wissembourg, la troisième membre de l'équipe, aide-

soignante de formation, vient de déménager dans une autre région, le recrutement pour son remplacement est en cours.

« Ici, nous les accueillons comme elles sont »

Le sevrage ne constitue pas un préalable à Arriana qui s'inscrit dans une démarche de réduction des risques (RDR). « *Nous nous adressons à des publics alcoolodépendants qui ont vécu des parcours compliqués. La plupart ont fait des cures et des postcures à répétition. Ce sont des personnes qui n'arrivent pas à être abstinentes et qui ont perdu l'estime d'elles-mêmes*, souligne Cathy Bletterer. *Je dis souvent que l'alcool n'est pas le problème mais la*

consommation d'alcool



© Mathieu Cugnot pour Direction[s]

Mission de l'éducatrice et de l'infirmière (à g.) : « Aider les personnes à réduire progressivement leurs consommations, et ne pas culpabiliser si elles rechutent. »

solution à un problème. Certaines ont eu des histoires de vie traumatisantes, des viols, des séquestrations... Qui sommes-nous pour exiger d'elles qu'elles arrêtent toute consommation d'alcool

du jour au lendemain? Ici, nous les accueillons comme elles sont. » Sa collègue éducatrice renchérit : « Nous leur rappelons que l'alcoolodépendance est une maladie, non une faiblesse. L'adage "Quand on veut, on peut" est encore trop présent dans les esprits. Notre rôle est d'essayer de les aider à réduire progressivement leurs consommations, mais aussi de faire en sorte qu'elles ne culpabilisent pas si elles font des rechutes. »

Apprendre à boire autrement

Arriana est ainsi un accueil dit à bas seuil. Les usagers peuvent venir avec leurs propres canettes de bière ou de toutes autres bois-

sons alcoolisées. Seules obligations : remplir une fiche pour y inscrire les boissons apportées à l'arrivée, puis, à chaque prise, les heures et quantités consommées. Les personnes boivent dans des verres marqués du logo d'Arriana et surtout gradués pour savoir combien d'unités d'alcool elles ingèrent. « Le but est qu'elles apprennent à boire autrement, qu'elles ne boivent plus au coup, directement à la bouteille, indique Cathy Bletterer. Mais ce n'est pour autant "open bar". Si une personne arrive ivre, nous n'allons pas l'autoriser à boire, mais lui proposer de faire une pause, de décaler la consommation dans le temps, lui proposer un café ou une sieste dans la salle derrière. »

Pour parvenir à accompagner les personnes vers une réduction des risques et un retour aux soins, l'équipe doit d'abord gagner leur confiance. Cela passe par un certain nombre de libertés. À Arriana, les usagers peuvent aussi venir avec leurs animaux de compagnie. « Les chiens, les rats et même les corneilles sont autorisés », plaisante Nadia Tetegan. Ce jour-là, pas de rat ni de corneille, juste deux chiens. Le petit, Titi, appartient à Christophe Gallien, un habitué (lire l'encadré p. 18) installé dans son fauteuil juste à côté de l'entrée. Le plus gros est celui de Guy, 59 ans. Abstinente depuis plusieurs années après être passé par un Csapa puis par une cure de désintoxication, il ●●●

EN CHIFFRES

- Ouverture 5 après-midi par semaine.
- 2,70 équivalents temps plein (ETP) : 1,25 éducateur spécialisé et infirmier ; 0,80 chargé d'accueil, 0,30 praticien hospitalier ; 0,20 cadre de santé ; 0,15 agent de service hospitalier.
- Budget : 150 000 euros financés par l'ARS Grand Est.



Les usagers peuvent être accompagnés par leur animal de compagnie. Ils assurent venir régulièrement pour « la convivialité et l'ambiance ».



Aujourd'hui abstinente, Guy se rend régulièrement à Arriana pour donner un coup de main. « On m'a aidé à m'en sortir, j'ai une dette envers la société. »

••• vient régulièrement pour « la convivialité et l'ambiance », mais aussi pour « rendre service » : « On m'a aidé à m'en sortir, j'ai l'impression que j'ai une dette envers la société. Alors, je fais pas mal de bénévolat. » À l'écoute des autres qui rencontrent toujours des difficultés avec l'alcool, Guy donne un coup de main le mercredi, jour du repas en commun.

« Tu es un warrior ! »

« Avant, nous choisissons le menu ensemble, faisons les courses à deux ou trois, puis préparons le repas collectivement, mais avec la Covid et les protocoles, ce n'est plus possible », regrette l'éducatrice spécialisée. Si le menu du jour est simple (charcuterie, salades prêtes à l'emploi, fromages et fruits), l'atmosphère est chaleureuse. Autour de la table, ils sont une petite dizaine (dont une seule femme parmi les usagers). Il y a Frédo que Patrick surnomme « Frérot » : « C'est comme mon frère. On s'est rencontrés en 2017 au foyer. Depuis, on ne se lâche plus ! » Il y a aussi Jordan, 29 ans. Abstinente depuis dix jours, il boit uniquement des bières sans alcool. Mais le jeune homme au regard constamment dans le vague ne va pas bien : il ne supporte plus le foyer. « C'est l'enfer ! », répète Jordan qui a vécu la majorité de sa vie à la rue, un peu partout en France. Tout le monde autour de la table essaie de lui remonter le moral. « Courage Jordan, moi au foyer j'y suis resté 17 mois, toi tu y es depuis un

an ! », lance Patrick. « Tu es quelqu'un de courageux et de volontaire. J'aimerais que tu ne l'oublies pas, Jordan. Tu es un warrior ! », affirme Nadia qui lui suggère de faire une cure de repos.

Surveiller et prévenir les risques

Le duo éducatrice-infirmière se complète bien. La première s'occupe de la partie sociale : accès aux droits, mise à jour des cartes Vitale, création de comptes Ameli, CAF, dossiers pour le RSA, démarches auprès des éventuels curateurs ou tuteurs, liens avec la famille, contacts avec les partenaires (assistantes sociales de secteur, travailleurs sociaux du CHRS...). L'infirmière est davantage dans le curatif : prise de la tension, pose des pansements, messages de prévention... Elle possède surtout un regard clinique et surveille en permanence les consommations et

l'état de santé des personnes pour prévenir les risques éventuels. En début d'après-midi, elle remarque très rapidement qu'un habitué en cours de sevrage tremble fortement. L'infirmière discute avec lui, comprend qu'il ne prend pas son traitement tout au long de la journée comme il le devrait, mais en une seule dose le soir. Il y a un risque de surdosage qui pourrait se traduire par un *delirium tremens* (une forme grave du syndrome de sevrage alcoolique). Elle appelle aussitôt le médecin du Csapà où la personne est suivie pour échanger et faire en sorte qu'elle prenne correctement son traitement. Et ainsi mettre toutes les chances de son côté pour que le sevrage fonctionne.

Un audit en cours

Créé il y a cinq ans, Arriana fait actuellement l'objet d'un audit pour évaluer sa pertinence et

éventuellement dupliquer le concept ailleurs. Le dispositif suscite en effet de l'intérêt : « Nous sommes intervenus sur plusieurs congrès pour présenter notre accueil », indique Richard Lortz, cadre de santé au Csapà de Wissembourg. *Des professionnels, directeurs de foyers ou éducateurs qui exercent dans des structures d'hébergement où l'alcool est prohibé, des éducateurs de rue aussi, se questionnent. Certains nous disent qu'ils pourraient être prêts à ouvrir un dispositif, mais qu'ils n'ont pas d'infirmière pour évaluer le risque alcool. Personnellement, je pense que c'est un peu un faux problème car les personnes consomment dehors énormément pour ne pas être en manque durant la nuit.* »

Pour le cadre de santé, mener une réflexion autour de la réduction des risques alcool permet de responsabiliser les personnes. « En addictologie, nous avons été longtemps dans le dogme "Tant que vous n'arrêtez pas l'alcool, on ne peut pas vous aider". Avec la RDR, nous leur disons : "On va vous aider pour que vous puissiez arrêter l'alcool". » Abaisser le seuil d'exigence pour mieux accompagner les personnes : un changement de logique qui rappelle l'approche Logement d'abord où elle s'est avérée très pertinente.

Aurélien Vion

Photos: Mathieu Cugnot

« J'ai ma place, mon fauteuil à moi »



Christophe Gallien, un habitué d'Arriana

« C'est un ami qui m'a parlé d'ici. On buvait des bières sur un banc et il m'a expliqué qu'on pouvait boire au chaud. Je n'y croyais pas, je pensais qu'il blaguait ! À l'époque, j'étais à la rue. J'ai vécu 30 ans dans une tente dans la forêt. Je buvais deux packs de 24 bières par jour. Aujourd'hui, je me suis bien

calmé. J'ai arrêté le Subutex et les médicaments. Les filles m'ont beaucoup aidé. C'est grâce à elles que j'ai touché le RSA. À 49 ans, c'était la première fois. Elles m'ont aussi aidé à trouver un appartement. Venir ici me permet de baisser ma consommation d'alcool et de me sentir moins seul. J'aime les gens, l'ambiance... J'ai ma place, mon fauteuil à moi. Je viens tous les jours. J'aimerais bien pouvoir venir aussi le week-end, ce serait vraiment super si c'était ouvert. »

CONTACT

• arriana@ch-haguenau.fr